

XYZ. La revue de la nouvelle

Microfictions postales

Hugues Corriveau, *Cartes postales et autre courrier*, Québec, L'instant même, 2016, 175 p.

David Dorais



Numéro 131, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2017). Compte rendu de [Microfictions postales / Hugues Corriveau, *Cartes postales et autre courrier*, Québec, L'instant même, 2016, 175 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (131), 81–88.

et, eût-il bénéficié d'éditeurs refusant toute complaisance à son endroit, peut-être serait-il devenu un écrivain d'une certaine envergure. Mais de là à en faire un des maîtres de la nouvelle ou de la *short story* au pays de Poe, Hemingway, Carver, Barthelme et quelques autres...

Jean-Pierre Vidal

Microfictions postales

Hugues Corriveau, *Cartes postales et autre courrier*, Québec, L'instant même, 2016, 175 p.

LE « GENRE LITTÉRAIRE » de la carte postale n'est pas sans intérêt. D'abord, en raison du contexte de communication. Une personne se trouvant à l'étranger, dans une contrée le plus souvent exotique et dans une situation de voyage, écrit à une personne qui lui est chère et qui est restée au pays. De telles circonstances d'énonciation mettent en jeu les notions de proximité et de distance (à la fois géographique et affective), de familiarité et d'étrangeté, d'obligation et de liberté. À quel point est-on proche de la personne à qui l'on s'adresse ? À quel point la connaît-on ? Lui envoyer une carte postale, est-ce un acte de générosité ou un devoir de civilité ? Cela nous fait-il plaisir ou se sent-on forcé ? Ensuite, il y a la longueur : quoi écrire en si peu d'espace ? Comment sélectionner l'information à donner ? La longueur est liée au contenu : la contrainte d'espace impose un choix dans le propos. On ne peut pas dire tout ce qui nous passe par la tête. On doit trancher. Il faut faire court, cela va de soi, mais en l'occurrence se restreindra-t-on à des renseignements banals (tant qu'à ne rien dire, aussi bien l'assumer jusqu'au bout), ou transmettra-t-on un message important (on en profite pour aller à l'essentiel), ou tentera-t-on de compenser le manque d'espace par un style dense, poétique et évocateur, ou encore énigmatique ? Enfin, il y a l'image : la choisira-t-on admirablement belle ou volontairement kitsch ? Et quel rapport entretiendra le texte avec l'image ? Une dialectique



de l'endroit et de l'envers se met en place. L'écrit parlera-t-il de l'image ou n'en glissera-t-il pas un mot? Bref, la carte postale offre une foule de paramètres avec lesquels peut jouer l'écrivain.

Ce genre littéraire est celui que Hugues Corriveau, auteur à la longue feuille de route, a choisi d'explorer dans son plus récent ouvrage paru aux Éditions de L'instant même. Corriveau n'est pas étranger au genre bref, lui qui a publié quelques recueils de microfictions, par exemple les cent récits de *Troublant* (Québec Amérique, 2001) ou les soixante nouvelles de *De vieilles dames et autres histoires* (Lévesque éditeur, 2011). Cette fois-ci, ce sont quelque soixante-quinze fictions qu'il propose aux lecteurs, toutes d'environ une page. Une page pour façonner une situation captivante. Cette contrainte n'est pas sans rappeler les nouvelles d'une page auxquelles la revue XYZ a jusqu'à maintenant consacré trois numéros. Il faut y aller rondement et maîtriser à la perfection l'art de raconter.

Le grand nombre de récits et les directions singulières qu'ils prennent risquent de produire un effet d'assemblage disparate. Mais est-ce bien un risque? L'esthétique de l'hétérogénéité est un choix qui se défend, et Corriveau semble l'avoir adoptée en partie. Que de variété dans ces textes! Variété géographique, temporelle, énonciative... L'écrivain s'en donne à cœur joie, profitant de la liberté qui lui est offerte. Du Vietnam à la Gaspésie, de la Première Guerre à l'époque actuelle, en des récits fantaisistes ou poignants, le nouvellier emprunte une foule d'avenues. Aucune impression de répétition ici: Corriveau témoigne d'une inventivité et d'une verve sans pareilles. Toutefois, comme pour compenser la discordance de l'ensemble, il a donné une structure à son recueil, le divisant en huit sections qui créent des espaces d'unité. Ce sont ces sections que nous allons suivre pas à pas, comme en une visite guidée à travers les salles d'un musée.

La première section, «Histoires étranges», met l'eau à la bouche. Voilà une façon séduisante de commencer un livre. Les

en scène des situations curieuses, ce genre de situations qui constituent des anecdotes croustillantes et qu'on a envie de raconter à nos amis. Le thème de la liberté est convoqué dans certains de ces récits, la carte postale faisant figure de fenêtre ouverte vers un ailleurs enchanteur. Ainsi, une postière indiscrète de Saint-Ours se permet de subtiliser de temps à autre les cartes qui passent par son bureau. Qui s'en apercevra ? Les destinataires ne doivent même pas s'attendre à recevoir ces courriers. À la maison, son sous-sol est donc tapissé de ces bonheurs féériques. Et quand une amie propose à la postière de partir en voyage pour de vrai, cette dernière repousse poliment l'invitation, « persuadée que le monde ne pourrait pas être aussi resplendissant qu'ici, sur ses murs ». Une autre nouvelle explique qu'une bénévoles dans une prison choisit avec un soin extrême les cartes postales qu'elle envoie à un détenu pour alléger sa peine et lui offrir des occasions d'évasion virtuelle. Chaque détail compte pour elle, et avec raison : le prisonnier attend avec une patience inlassable la prochaine image qui viendra le faire rêver. D'autres récits mentionnent certaines curiosités, comme le fait que, à Fatima au Portugal, on peut acheter des organes en cire pour les brûler et espérer ainsi une guérison miraculeuse, ou le fait que, jadis aux États-Unis, il existait des cartes postales de lynchage pour commémorer ces événements considérés comme édifiants.

La deuxième section, « En famille », traite comme il se doit de relations entre les générations. Le rapport à la mère est vu comme positif : un message de celle-ci permet de rassurer l'enfant, par exemple quand il se trouve en pensionnat au Séminaire de Saint-Hyacinthe et que la mère attentionnée envoie régulièrement du sucre à la crème, ou encore quand tout ce qui reste de la mère qui s'est enfuie est une carte postale qui, croit la fille devenue vieille, a le pouvoir de guérir les maladies. À l'inverse, le lien des parents avec les enfants est décrit comme plus tragique : deux nouvelles présentent l'histoire d'un fils soldat mort à la guerre. Dans l'une, une femme est prête à payer pour récupérer les reliques de son fils disparu au front mais, une fois l'argent expédié, elle ne 83

reçoit rien. Dans l'autre, très belle, des parents utilisent les cendres de leur garçon pour les incorporer dans une œuvre de Marc Séguin, une cathédrale elle-même faite de cendres humaines, présente sur le mur de leur salon. La lignée masculine, quant à elle, se déploie sous le signe de l'érotisme, un arrière-petit-fils s'avisant des jeux coquins que son aïeul faisait avec une image gauloise, ou un fils découvrant, au hasard d'une carte postale de bord de mer tombée d'un livre, que son père a eu une maîtresse.

Les « Curiosités » de la troisième section constituent souvent des histoires comiques. Le lecteur s'esclaffe devant la description d'une carte hideuse représentant un hibou vert fluo aux aigrettes roses et portant un œil en plastique dont la pupille bouge au gré des mouvements. Elle finit à la poubelle, le destinataire se voyant dépité par un manque de goût si flagrant. Qu'est-ce qui a bien pu passer par la tête d'Hortense ? Le lecteur est aussi en mesure d'observer certaines mœurs étranges et cocasses. Par exemple, une artiste amateur cherche à reproduire à la perfection, en prenant des photographies, les cartes postales d'une banalité affligeante qu'elle déniche dans les présentoirs des boutiques pour touristes. Un couple de vieilles personnes, par désœuvrement, envoie des cartes d'endroits aux noms exotiques à des étrangers aux noms plus exotiques encore trouvés sur Internet ; c'est ainsi que papi et mamie expédient un cliché de Knokke-le-Zoute à une dame hawaïenne dont je ne m'aventurerai pas à retranscrire le nom ! Ailleurs, un homme recrée avec une patience de moine les cartes postales que son chien, grand amateur de papeterie, a déchiquetées et dont il a tapissé le plancher de sa niche. Ou encore, une misanthrope essaie désespérément de prendre des photos où aucun être humain ne figurerait, mais ses attentes sont toujours déçues par un importun qui surgit à la dernière seconde et gâche son cliché.

Quelles « Amours » Corriveau propose-t-il dans la section suivante ? Des amours romantiques, tragiques, ironiques ? À l'examen, elles relèvent surtout de cette dernière tonalité.

84 Les nouvelles offrent ainsi de multiples exemples de « petits

couples » pitoyables sans le savoir. L'amour, ici, se présente comme une « guimauve sucrée », un « bonheur qui dégouline », et les textes ridiculisent avec un humour pince-sans-rire le kitsch de ces unions aussi navrantes que les pires chromos pour touristes. Voyez ces deux tourtereaux vivant dans les Alpes : ils se courtisent à distance à coups de messages envoyés dans le tonnelet d'un serviable saint-bernard aux babines pendantes. Et celui-ci, un énergumène, s'est procuré une magnifique carte représentant un gros gâteau de noces couvert de crème, pour demander sa voisine en mariage. Un autre couple achète deux cartes postales, l'une étant « cramoisie, avec un cœur de dentelle fuchsia et des perlimpinpins de paillettes argentées », l'autre arborant des livres embossés à côté d'un chandelier. L'homme et la femme vont chacun s'asseoir à une terrasse différente : ils s'écrivent des messages qu'ils mettront à la poste et qu'ils recevront à leur retour, chacun heureux de découvrir la petite pensée que sa douce moitié lui aura transmise. D'une manière ou d'une autre, tous ces amoureux sont plongés dans leur béatitude et ne s'aperçoivent pas de leur ridicule.

Beaucoup plus dramatiques sont les « Histoires d'enfants ». L'enfance est vue ici comme une période fragile, qu'un rien peut briser. Un adulte ouvre au grenier la petite cantine en métal qu'il utilisait pour transporter ses repas lorsqu'il vivait à l'orphelinat. Il y trouve une carte postale représentant le dortoir où, enfant numéro 19, il subissait chaque soir les sévices et les vexations de ses camarades. Au dos de la carte, il avait écrit un court message désespéré adressé à une mère absente. Dans une autre histoire, étrange, une fillette reçoit d'un oncle en Afrique une carte offrant une poupée en papier à découper et à assembler. En s'exécutant, elle se rend compte que le visage de la poupée est une photo d'elle, et qu'elle figure nue, le sexe visible. Des souvenirs lui reviennent en mémoire, et elle se met à trembler et à pleurer. L'écrivain n'en dit pas plus, mais le lecteur devine quelque secrète agression sexuelle de la part de l'oncle. D'autres désillusions et désenchantements guettent 85

l'enfance, par exemple quand un garçonnet se fait montrer une image de propagande dépeignant le père Noël partant au combat, casque sur la tête et mitrailleuse au poing, et qu'il se sent trahi, ou quand un professeur contemple un prospectus envoyé par un organisme de droits humanitaires exhibant de jeunes corps brutalisés et brisés par la guerre.

Quelles « Énigmes » Hugues Corriveau pose-t-il dans la sixième section ? Il s'agit de missives parvenues de l'étranger, mais sans que le destinataire sache l'identité de celui qui les envoie. Des lettres dérangementes et anonymes. Un texte raconte ainsi qu'un homme reçoit, année après année, des cartes postales venant du bout du monde, îles Féroé ou Sao Tomé-et-Principe. L'expéditeur (ou expéditrice ?) semble le connaître intimement, bien que lui, l'homme, n'ait pas la moindre idée de qui il s'agit... « mais il se prend sincèrement à attendre, fébrile, ces fariboles d'un ou d'une inconnue comme s'il s'agissait de la preuve tangible d'une amitié essentielle ». Sur un mode semblable, un homme reçoit par la poste des colis contenant des morceaux d'animaux, lapins, oiseaux, écureuils ou serpents démembrés. Jamais il ne sait d'où ils proviennent. Ou encore, une curieuse lettre attend un voyageur chez lui, rédigée en six langues (et six alphabets) différentes. Le message, une fois recomposé, stipule que le destinataire doit craindre une vengeance à cause d'une histoire d'amour passionnée vécue avec une femme dans le désert de Gobi huit ans auparavant. Ses recherches ultérieures ne lui permettront pas d'éclaircir ce mystère.

La septième section présente des histoires d'« Exaspération ». Nouvelles assez réjouissantes, qui mettent en scène des gens énervés, en colère, furieux. Voilà qui, en fin de parcours, redonne du tonus, du souffle au recueil ! Les personnages perdent leur flegme, s'impatientent, s'irritent. Et qui plus est, ils passent aux actes ! Pas question pour eux de rester les bras croisés devant les sources de mécontentement. Certains récits portent sur le sentiment de dégoût : un Montréalais horripilé par les fêtes de Noël et leurs « cochonneries écoeurantes » (foie gras, bûche sucrée) se sauve en train jusqu'à

Percé, un autre jette à la poubelle, du bout des doigts, une carte postale parfumée au *Poison* de Dior sans même chercher à savoir qui lui adressait cette missive empestée. L'envoi de cartes est présenté comme « un pensum de petite école », une obligation sociale destinée à satisfaire des gens dont on se fiche un peu. Sitôt arrivé à Paris, un homme se précipite dans un café et se met à la tâche sans attendre : écrire à vingt-huit personnes qui lui ont réclamé un signe. Quoi leur dire ? Toujours le même message, fait de platitudes : température superbe, beau voyage, vous embrasse. Un autre homme (peut-être le même), séjournant en Normandie, doit essayer un temps épouvantable où la mer se soulève et retombe sur la tête des touristes en trombes d'eau. Exaspéré, le voyageur ne peut écrire à ses amis que des messages hargneux, prévoyant déjà non pas la colère, mais la commisération mielleuse avec laquelle il sera accueilli à son retour : « Pauvre toi, ça a dû être difficile... » La nouvelle « Les balises », très réussie, montre un promeneur dans Paris, pris de vertige. C'est que les cartes postales, les photographies, les livres d'images qui l'assaillent depuis les présentoirs, tout reproduit les lieux mêmes qu'il a visités durant son séjour. Les quartiers semblent se doubler sous ses yeux. Et la ville factice, celle qui est imprimée en couleurs féeriques, paraît plus vraie que la véritable cité. Absolument séduit, il achète des cartes postales pour se forger des souvenirs, confirmer le fait qu'il est bel et bien passé par là. Ce récit met en scène de manière habile le simulacre que constituent les cartes postales et le tourisme en général : tout cela tend à effacer la réalité pour la remplacer par une imitation qui devient la référence unique. L'expérience vécue perd sa saveur, son poids existentiel : seule subsiste l'image chatoyante, qui suffit au voyageur pour qu'il puisse dire, comme le proclament dans le vide les graffitis de touristes sur les monuments historiques, « J'étais là ».

Le livre se termine « Avec tendresse ». Le lecteur soupçonne quelque ironie dans ce titre. A-t-il raison ? Oui et non. Le recueil se termine dans une atmosphère douce-amère, où la tendresse est parfois réelle, parfois comique. Il y a d'une

part cette histoire du président français Léon Blum recevant des tas de cartes postales à l'Élysée, à partir de juin 1936, pour se faire remercier d'avoir institué les vacances de deux semaines. Enfin, les Français peuvent prendre le temps de voyager ! Et lui, le président, récolte ces manifestations de gratitude alors qu'il est assis à son bureau, en train de travailler... Mais d'autre part, certains récits se révèlent authentiquement touchants. Un homme repense à son fils mort du cancer chaque fois qu'il reçoit une carte lui demandant de faire un don pour une campagne de financement. Une Juive ayant réellement existé, Etty Hillesum, écrit des lettres depuis le camp de concentration pour exprimer à quel point la vie a de la valeur pour elle. Elle réussit même à cacher une carte postale sous sa robe et à la lancer du train qui l'amène, avec d'autres, vers Auschwitz pour qu'ils y soient exterminés. Ou encore, une femme atteinte d'une maladie dégénérative décide de partir seule en voyage pour profiter de sa liberté. Mais, dans son cerveau, la fonction du langage est affectée. Ses propos deviennent confus. Elle fait des lapsus. Elle dit à ses proches qu'elle leur envoie des « cordes postales », erreur de langage, mais signe poétique que la carte postale constitue toujours une manière, imparfaite comme elles le sont toutes, de rester en contact avec les gens qui nous sont chers.

David Dorais

Profondeur du quotidien

Jean-Paul Beaumier, *Et si on avait un autre chien ?*, Montréal, *Druide*, 2017, 148 p.

L'OUVRAGE *Et si on avait un autre chien ?* de Jean-Paul Beaumier est le sixième recueil de nouvelles publié depuis 1988 par ce membre du collectif de rédaction d'XYZ. Rappelons que le recueil précédent, *Fais pas cette tête* (*Druide*, 2014), a été finaliste au Prix littéraire des collégiens. Dans son livre le plus récent, l'auteur poursuit dans la veine qui est la sienne. Beaumier est un écrivain du quotidien,

